

DAMALIS



MARIE BARTHELET



# DAMALIS

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018

ISBN : 978-2-283-03184-1

*À Claire E., pour qui l'Histoire est un roman*

*À mes premières lectrices*



« Nous savons dire de nombreux mensonges pareils aux vérités ; mais nous savons aussi, lorsque nous le voulons, dire la vérité. »

Hésiode, *Théogonie*



I

Petit prince



Ils m'avaient laissé seul, couché sur un tapis d'aiguilles pourrissantes. Les nuages s'étaient rompus au faite des pins et la pluie trempait jusqu'à l'écorce des arbres. Les gouttes d'eau ruisselaient sur mon corps comme autant de mains au toucher insistant, tour à tour brûlant et glacé. Mon esprit tâchait péniblement de nouer des pensées entre elles, de déceler la faute de parcours qui m'avait valu *cela*. Je remontai aussi loin que possible. Des images me venaient, spontanées, désordonnées. Des images d'avant.

D'abord je vis ma mère. La troisième épouse de mon père était une femme incertaine, crainte autant que respectée. Elle avait une voix rauque, un timbre de bourrasque qui charmait les hommes. Tous mes souvenirs vibraient de sa voix. Elle posait sa main sur mon front d'enfant et m'ordonnait de chanter avec elle. Toujours, la peur et la fascination me poussaient à obéir. Les mots formaient une berceuse de pénombre. Le feu crépitait dans l'âtre, une odeur de grillade flottait dans notre maison. Ma mère brisait le chant, puis me regardait. Ses yeux étaient terribles, noirs comme la chevelure de Bendis, mais ils disaient son affection pour moi.

« Viens », murmurait-elle.

Et elle m'appelait par mon nom.

Ensuite, je vis les autres enfants : les fils des amis de mon père et mes camarades de jeux. Nos mères avaient tissé les tuniques bariolées que nous écorchions sans scrupule dans les broussailles. Loin du fort où nous vivions, les sous-bois étaient nos terrains de chasse et de récréation. Nous y posions des filets pour attraper les oiseaux. Il y avait un endroit sur la rivière où nous aimions nous retrouver. Nous échangeions, le plus sérieusement du monde, comme les hommes le faisaient au conseil, des astuces de pêche et de piégeage. Parfois nous nous racontions des histoires de guerre, de voisinages conflictuels, de princes spoliés de leurs héritages. Nous cachions nos chaussures, nos bonnets et nos bijoux sous une souche pour être plus à l'aise, plus libres. Il m'arrivait de rester debout dans l'eau, en un bras de la rivière où j'avais pied, sans rien faire d'autre que *sentir*. Le froid vivifiant, le courant butant comme un cheval emballé contre mes jambes, les rochers gluants d'algues. Le soleil gouttait d'entre les feuilles, mouchetant nos visages de taches mordorées. Alors le chant de ma mère me venait aux lèvres et je le fredonnais, le murmurais, le criais. Mes amis se moquaient de moi.

« Tu vas faire fuir les poissons !

– Plus fort, la tribu de Seuthès ne t'a pas entendu ! »

Nous en venions souvent aux mains pour recevoir, le soir même, une correction d'un goût différent.

Nouvelle image, nouveau souvenir.

Mon père graissait ses couteaux près de l'âtre. Ses épouses accroupies cousaient des coiffes en peau de lièvre. Les hululements du vent m'empêchaient de dormir. Je rampai jusqu'au bord de la plateforme où se trouvaient nos couches, à mes sœurs et à moi, surplombant la salle commune de notre maison. De ce perchoir, j'entendais et voyais tout ce qui se passait en bas.

« Il me hait. Il se méfie de moi. »

Je ne savais pas de qui mon père parlait. Ses yeux étaient exorbités, ses gestes fébriles.

« Il ne supporte pas que nous ayons ce monopole. Ses mines lui rapportent, mais laisser l'or à ses orfèvres, c'est nourrir les porcs avec du miel ! »

Il cracha dans l'âtre. Les femmes se taisaient. Seule ma mère osa donner son avis.

« Tu ne l'ignorais pas lorsque tu as demandé à Orodokos de fondre son or. Et Orodokos sait la colère de ton rival. Il nous enverra des guerriers supplémentaires si tu les lui réclames.

- Je ne m'abaisserai pas à réclamer quoi que ce soit à mon roi ! »

Cette idée seule semblait lui faire horreur et, dans un moment d'inattention, il se blessa au pouce. Ses deux premières épouses se précipitèrent pour lui ôter ses armes. L'une d'elles prit le doigt qu'une coupure balafrait et le porta à sa bouche, pour sucer le sang. Ma mère se contenta d'un soupir.

Leur conversation ne m'intéressait pas et je retournai me coucher. Sans doute aurais-je dû prêter une oreille plus attentive à ce qu'alors je qualifiais d'*histoires d'adultes*. Cela m'aurait aidé à comprendre. Or j'écoutais rarement les discussions de mes parents et m'interrogeais plus rarement encore sur leur gravité. Il me déplaisait d'habiter un monde où les hommes étaient autant à craindre que les dieux.

Lorsque j'eus huit ans, mon père m'offrit un cheval et m'emmena à la chasse. Il m'apprit à commander, à menacer les hommes et les bêtes qui me résistaient, à reconnaître les pistes, à prendre l'animal à ses propres ruses. J'allais sur mes treize ans lorsque j'abattis mon premier cerf et reçus mon premier tatouage, un cercle noir orné d'un point en son centre. J'arborais fièrement ce symbole solaire sur le menton : nul ne devait ignorer que j'étais

fils de chef. Mon père redoubla d'attentions et d'exigences. Pour chaque flèche atteignant sa cible, chaque parole de meneur, il me donnait un chien, un torque, un poignard. Mes amis me considérèrent différemment, surtout les très jeunes encore absorbés par les futilités de l'enfance. Je ne passais plus autant de temps que je l'aurais souhaité avec eux. J'avais de nouvelles obligations : assister aux conseils des chefs et des anciens, contrôler la production de nos orfèvres et la bonne livraison des articles précieux au seigneur Orodokos, participer aux cérémonies et sacrifier aux dieux. Je ne me livrais plus aux jeux et me détournais des amitiés légères, ne conservant que celles qui pourraient m'être utiles. Sans doute devins-je orgueilleux, mais personne ne m'en fit le reproche.

Mes parents me choisirent une épouse dont le père était un riche éleveur de chevaux. Sa fille avait un peu plus que mon âge. Nous n'avions fait que nous croiser, sans échanger un mot. Elle n'était pas trop laide. Ses yeux s'ouvraient grand sous de pâles sourcils en forme d'ailes. Ses cheveux étaient rouges. On la disait patiente et peu bavarde (mon père disait qu'il n'y avait pas de plus grande qualité chez une femme !) et elle avait hâte d'unir sa lignée à la mienne. Cela ne me faisait rien. Je préférais la chasse et mes errances dans la forêt. Cependant je ne m'opposai pas à ce mariage, qui me conférerait le statut de maître de maison et d'homme libre.

\*

La pluie ne cessait pas, agressive. Je la sentais ruisseler jusque sous mon dos où se dessinait une flaque de boue. Je devais saigner. J'avais suffisamment mal pour ça. L'eau troublait mes souvenirs, convoquait des images plus dures, plus récentes, que je voulais oublier. Je m'efforçais de me concentrer sur le présent,

mais l'eau impitoyable les ravivait et c'était comme si j'étais de nouveau là-bas.

Je me rappelais tout jusqu'à un certain point. C'était avant l'aube, une nuit d'hiver finissant. Je me redressai dans mon lit, les muscles tendus, agité par un mauvais pressentiment. Non loin, mes sœurs aussi s'éveillaient.

« Vous sentez ?

– Le feu, le feu ! »

Son parfum me sauta à la gorge. Il m'évoquait des moments agréables, des contes murmurés en retournant les braises, les viandes fumées au-dessus de l'âtre, un instant de détente après une journée de chasse. Cependant, cette fois, c'était différent. Il était lourd et étouffant.

Soudain un cri : « Ils arrivent ! » Presque aussitôt, ma mère apparut au sommet de l'échelle qui menait à notre plateforme. Mes sœurs l'assaillirent de questions, mais elle ne répondit à aucune et nous ordonna de rester cachés. Nous courbâmes l'échine, gagnés par son affolement. Lorsque ma mère fit mine de redescendre, je me précipitai pour la suivre. Des deux mains elle me repoussa.

« Tu n'as pas compris ? Je t'interdis de bouger !

– Mais...

– Reste avec tes sœurs et tais-toi – surtout TAIS-TOI ! »

Puis elle disparut. Je n'aimais pas l'idée de me terrer avec des jeunes filles alors qu'on se battait peut-être dehors, seulement on m'avait appris à obéir. Sous les fourrures empestant la sueur, mes sœurs se pelotonnèrent contre moi. Nous écoutâmes les bruits de courses, le cliquetis des armes et les hurlements. On nous attaquait. Tous les peuples ont des ennemis et nous en avons autant que des alliés. Combien pouvaient-ils être, là dehors, et où se trouvait notre père ? Pourquoi ma mère et les mères de

mes sœurs ne nous rejoignaient-elles pas ? Je me demandais ce qu'il faudrait faire si la maison prenait feu, si j'aurais le temps de prendre mon couteau, s'il était plus prudent de sortir avant d'être acculé. Les filles ne m'aidaient pas à réfléchir, pressées contre moi en gémissant.

Des hommes entrèrent chez nous, parlant fort et renversant ce qui entravait leur passage. L'un d'eux trouva nos armes rangées près de l'âtre et s'en réjouit. Leur accent différait du nôtre mais ils parlaient la langue du clan. Des ricanements fusèrent, une protestation étouffée, des insultes : ma mère n'avait pas quitté la maison et ils l'avaient découverte.

Je me tins tranquille aussi longtemps que je pus. Mes sœurs plaquèrent leurs mains sur leurs oreilles. Ma mère ne geignit ni n'appela, pourtant nous savions ce qu'elle endurait. Son bourreau la gifla tandis qu'il la prenait. Je comptais les coups. Lorsque me parvint le craquement d'une mâchoire brisée, je rampai vers le bord de la plateforme. Les hommes avaient le dos tourné. J'en profitai pour descendre, silencieusement, sans les quitter des yeux. Comme je passais près de l'âtre, je pris un tisonnier. J'avais déjà surpris des sangliers fouissant la terre pour se nourrir. Ces monstres étaient dangereux. J'avais une confiance éperdue en moi.

La détresse émanait de ma mère en vagues glaçantes. Je m'avançais vers elle comme on s'enfonce dans les eaux noires d'un lac. Mon regard était braqué sur le dos de l'homme entre les cuisses de ma mère. Je préparais l'agression la plus avantageuse : lui crever les yeux et l'étrangler. Jamais je ne m'étais senti aussi capable de tuer.

D'en haut, l'une de mes sœurs cria. Je me retournai à temps pour éviter un coup de hache. Les hommes me saisirent, me désarmèrent et me battirent. Celui qui profanait ma mère se

retourna. Je n'oublierai jamais son sourire. Son membre luisait d'une substance rougeâtre.

« Dehors », fit-il simplement, sans animosité.

Et s'adressant à l'homme à la hache :

« Occupe-toi des filles. Tue-les. Brûle tout. »

Ils me traînèrent hors de la maison. J'envoyai mon pied dans leurs jambes pour les faire tomber. *Ma mère !* Je tirai pour m'arracher à leur poigne. *Mes sœurs...* D'autres leur prêtèrent main-forte, l'un d'eux me frappa. La vue du sang, son goût, son odeur, encore. Mon monde noyé dans le sang des miens, la fureur incendiaire des autres.

Tout était prêt : les entraves, les cordes, les bâtons. Ils n'épargnaient que les hommes et les adolescents. J'aperçus la fille que je devais épouser, agenouillée au milieu des corps. Un nourrisson et des enfants en bas âge étaient couchés devant elle. Elle ne luttait pas. Ses lèvres s'agitaient doucement, aucun son ne me parvenait. Elle ne croisa pas mon regard, ne vit pas mon impuissance. Un homme passant près d'elle leva son épée. Les paupières de la jeune femme se fermèrent. Malgré l'horreur, j'admirai son maintien altier, sa pâleur, son calme. J'étais fier d'elle, mon père ne s'était pas trompé en la choisissant.

La lame s'envola, se posa sur sa gorge, dansa sur la peau vierge.

Une ligne rouge. Le silence. La chute.

Cette image me suivit dans l'inconscience lorsque je reçus un coup sur le crâne.

J'échappais au temps, au langage, à tout ce qui faisait sens et constituait ma réalité. Je n'avais jamais considéré mon peuple qu'avec indulgence. Sa violence, ses travers me paraissaient naturels, et je partageais tous ses défauts. Tuer, diriger, intimider ne m'était pas désagréable. Mais j'avais vécu dans un univers

d'équilibre, de règles et de contreparties, où l'ordre est assorti de tournures respectueuses et où la chasse sert à la subsistance. Je n'avais pas subi la cruauté des hommes dans toute sa sordidité.

Nous étions des dizaines à l'éprouver, parqués comme des porcs, moins que des porcs soignés et nourris, moins qu'une bête dominée tout en reconnaissant sa valeur. Nos ennemis se déplaçaient entre les rangs des prisonniers, entravés par groupes. *Ceux-là se vendront à bon prix, je ne m'inquiète pas. Le seigneur sera content, leur or est bien pur. Dommage pour les femmes.* Ils nous dépouillèrent de ce qui avait un peu de valeur. Mon torque et mes bracelets arrachés, la peau écorchée au passage. *Viens voir. Ce garçon, là, ce ne serait pas...* Nous étions quelques-uns à attirer l'attention, moi plus que les autres. Des guerriers s'approchèrent, l'un dont le visage m'était familier. Peut-être l'avais-je croisé à la cour d'Orodokos, ou mon père l'avait-il convié chez nous. Lui semblait me connaître. Il regarda mon tatouage, mon orgueil d'enfant chef. *Laissez-le-moi un moment. Un petit compte à régler.* Il me détacha. Je lui crachai au visage. Il éclata de rire. Sa réaction m'épouvanta. Ma mémoire fouillée, éperdument. Où l'avais-je vu, qui était-il ?

L'homme me mena à l'écart du campement, talonné par l'un de ses semblables. Race de chiens. Il dit des choses sur ma mère, l'affubla de noms jamais entendus, et sans se taire me fit tomber à genoux. Son comparse lia mes poignets au tronc d'un pin, son écorce me râpa les paumes, le parfum de la résine me tourna la tête. Nulle difficulté à me soumettre, j'éprouvais chaque coup reçu pendant l'attaque comme si l'on venait juste de les distribuer. Personne ne m'avait frappé avant, sauf pour jouer. Personne ne m'avait touché comme l'homme, celui qui me connaissait, me toucha ensuite.

J'eus la vision d'une tanche dans un étang, de son errance entre les tiges des nénuphars. La lumière, traversant la surface, jetait

sur ses écailles des nuances irisées. Sa bouche entrouverte, ornée de barbillons, goûtait les algues des bas-fonds. Rien ne l'effrayait. Le poisson allait et venait en ce territoire connu, apprivoisé, comme il le faisait depuis sa naissance. Soudain l'eau se fendait d'un éclair : un pêcheur sur la berge avait lancé son harpon. La pointe traversait la tanche de part en part. Des volutes de sang s'échappaient de la blessure pour se diluer dans les profondeurs. Le poisson se tordait sur la hampe. Ramené sur les galets du rivage, on le laissait suffoquer. J'étais là, j'avais sept ans, mon père était le pêcheur. J'approchais un doigt et le plongeais dans la blessure de la tanche. Un gouffre de mort y palpitait. J'imaginai sa souffrance, sa vulnérabilité. J'avais pitié d'elle.

Des années après, violé sur la terre noire, je m'en voulus de ce geste d'enfant. Mes yeux brûlaient quand l'homme jouit. Ça lui avait pris du temps, peut-être à cause de l'autre qui regardait. J'avais retenu mes larmes et mes cris. D'un coup de pied il m'envoya sur le dos et dit en se rhabillant :

« N'oublie pas, petit prince. C'est à cause de ton père. »

La pluie excitait ma douleur. Le lien de cuir sciait mes poignets, mes jambes étaient molles, agitées de soubresauts. Je respirais avec peine. Mon corps m'était étranger. Non, je n'avais pas pleuré, pas crié, un fils de chef se contient, il fait honneur. Mais couché là dans la boue, baigné des larmes du ciel, je hurlais en moi. Je me souvenais. Ce qui m'avait conduit là, les images de ma vie d'avant, autant d'aiguilles enfoncées dans ma chair – ces grosses aiguilles d'os dont se servait ma mère pour coudre les fourrures.

À présent tout pouvait arriver. Tout. Je ne protesterais pas car je n'existais plus.

Lorsque je repris conscience, j'avais sous ma joue de la terre dure. Tout était immobile autour de moi. Aucune odeur. Aucun bruit. Rien pendant un long moment. Puis un hululement, le grattement proche d'êtres nocturnes, rongeurs ou insectes, l'imperceptible froissement d'une feuille qui se déplaçait.

Je remuai. Mes muscles se plaignirent, une saveur de métal m'emplissait la bouche. Une douleur sans nom m'épinglait aux reins. Ma tête dans un étau, toujours, un martèlement sans répit. Le sang battant sous la peau de mes poignets. Et la couleur rouge derrière mes paupières, que rien ne parvenait à dissiper.

« Tu te tiens tranquille, maintenant ? »

Un susurrement à mon oreille. La pointe d'une botte s'enfonçant dans mon flanc. Je ne me rappelais pas avoir tenté de fuir. En bougeant les pieds, je perçus le poids d'entraves en bois, de celles qu'on utilisait pour contraindre le bétail.

Pourquoi n'étais-je pas mort ? Pourquoi endurer ? Je voulais retrouver ma mère, mes sœurs et la jeune fille qui m'était destinée. Je me trouvais lâche à côté de ces femmes. Elles au moins avaient péri. Et mon père ?

Je n'avais aucune idée du lieu où je me trouvais. En extérieur, mais à l'abri. Je regardai autour. Un garçon d'à peu près mon

âge était prostré près de moi. S'il était de ma tribu, je ne le reconnus pas. Il avait la peau arrachée d'un genou à la cheville. La blessure sentait. Il ne faisait pas assez froid pour prévenir le pourrissement des chairs.

Je m'écartai, cachant mon visage dans mes mains. Je ne voulais plus être témoin de ça. Ne rien voir. Ne pas penser. Ne pas chercher à comprendre. S'enfuir en esprit. J'étais un enfant. Je dormais avec mes sœurs, personne ne m'avait jamais parlé de mariage ni de chasse, je rêvais seulement d'étoiles. C'était le goût du miel sur ma langue, la caresse de ma mère dans mon dos. Doucement s'éteindre, se dissoudre, comme de la fumée. Oui. Comme la fumée insaisissable, un songe qui passe et disparaît.

\*

On m'avait déplacé pendant mon inconscience. Je n'avais plus sous moi la terre sombre et poudreuse de ma région mais un sol brun et sec. La poussière m'irritait les yeux, m'asséchait la bouche. Quand je pus me lever et m'asseoir, je me trouvai au milieu d'une nuée d'hommes.

C'était un mélange d'âges, de tribus, de dialectes. Une poignée d'entre eux venait de mon village, parmi lesquels je ne vis ni mon père ni le garçon à la jambe blessée. Je n'avais pas envie de chercher quelqu'un de ma connaissance et refusais de croiser le regard de quiconque de peur d'être identifié.

Nous étions parqués dans un enclos à flanc de falaise. Des gardiens veillaient, postés à l'extérieur des barrières. Le paysage m'était totalement étranger, une steppe à végétation éparse de feuillus et de buissons épineux. Il faisait moins froid que chez nous. La bise portait avec elle des odeurs inconnues, salées. Les seules colonnes de fumée que nous apercevions provenaient de notre campement. Nous étions donc à plusieurs heures de

marche d'un village. Je ne me souvenais pas avoir été transporté par quelqu'un.

Décontenancé, je me repliai dans un coin et tâtai tant bien que mal mes blessures. Les entraves m'empêchaient de bouger comme je le voulais. Je vis néanmoins que mes plaies avaient séché. La douleur se concentrait dans mes poignets et mes chevilles, là où la corde et le bois mordaient profondément. La tête me tournait encore, je voyais un peu flou et me sentais sans force.

Je décidai de ne plus me nourrir. Cette résolution ne fut pas difficile à tenir les premiers jours, passant le plus clair de mon temps à dormir et l'autre à végéter. Tourné vers ses meurtrissures, mon corps ne réclamait rien et mon esprit veillait à le maintenir dans cet état. Je restai dans mon angle de l'enclos, insensible aux intempéries, aux commentaires, aux conversations. Brisé, l'intelligence éteinte, les sens en hibernation. Du vent dans une coquille inhabitée, craquelée, enlisée dans la fange.

Mon jeûne dura près de trois jours. Puis d'autres prisonniers eurent pitié de moi. Ils me tirèrent de mon agonie, forcèrent mes lèvres desséchées, me firent boire et me nourrirent. Je paniquai à leur contact, comme s'il s'agissait d'une autre forme de viol. Mais j'étais trop faible pour les repousser. On enfonça une boule de céréales dans ma bouche. Plusieurs me maintenaient pendant qu'on m'alimentait. Je sentis ma gorge se déchirer et me tordis de panique à l'idée de survivre. Puis cela passa. Un grand calme m'envahit, une chaleur dans mes membres jusqu'à l'extrémité glacée de mes doigts. Une paisible acceptation qui aurait pu passer pour de la gratitude. Satisfaits, les hommes reculèrent. Les fois suivantes je cédai plus rapidement et finis par me nourrir moi-même, à toutes petites bouchées.

Nous avions un repas par jour. Nul ne savait ce que nous mangions, un genre de bouillie à base de blé, gluante, qui rendait somnolent. Un peu d'eau la faisait passer. Nous maintenir en vie était tout ce qui comptait. Nous pouvions être malades, blessés, fous, du moment que nous pouvions marcher, nos bourreaux ne s'alarmaient pas.

Je faisais l'expérience de la peur. Pas une frayeur passagère, une angoisse quotidienne et insidieuse. Elle prenait tout de moi, me changeait en une chose que je ne reconnaissais plus. Un souffle paralysant partait de mon nombril, emplissait ma poitrine et me saisissait à la gorge. J'étais incapable de penser à quoi que ce soit d'autre. J'avais perdu mes repères, on m'avait jeté dans un monde qui n'épargnait rien à personne. Nos gardiens me terrifiaient. Les hommes avec qui je partageais l'enclos me terrifiaient. Je ne tolérais pas d'être touché ni même approché. Ce n'était pas la mort que je craignais, mais ce qu'on pouvait me faire de mon vivant.

Il y eut des jours, des nuits d'horreur véritable, lorsque je me pénétrais de la réalité. Jamais je ne reverrais les miens. Jamais mes parents, mes sœurs, mes amis, ma promise. Je ne me réfugierais plus sous les souches de ma forêt, je ne boirais plus à ma rivière. Mes dieux s'étaient joués de moi. Les pleurs et les prières ne changeraient rien. Dans ces moments d'odieuse lucidité, je me recroquevillais sur le sol, agité de convulsions. Si un prisonnier tendait la main pour me consoler, je le frappais ou je m'écartais en hurlant. Ces hommes n'étaient pas mes semblables. Pas question de mêler ma détresse à la leur. Leurs regards consumaient ce qui restait de dignité en moi, me ramenaient à une situation que je ne pouvais admettre.

Et je restais à l'écart comme un animal malade.

« Il n'a pas parlé ?

- Pas depuis sa capture, non, et ça commence à faire un bout de temps. Il doit venir de cette tribu du Nord. Tu sais, la chefferie d'Orodokos qu'ils ont attaquée pour une histoire d'or.

- Je ne vois pas pourquoi ils l'ont gardé. Dans un état pareil, il aurait mieux valu l'achever. Sa vie n'est plus rien. Qu'est-ce qu'il vaudra, hein ? Je veux dire après. Qu'est-ce qu'on pourra tirer de lui ? »

L'homme s'interrompit, attendit un peu, le souffle court, puis demanda :

« Tu crois qu'il dort ?

- Je crois qu'il entend tout mais qu'il n'écoute rien. Regarde. Il vient de bouger.

- C'est un miracle !...

- Ne te moque pas.

- Tu es trop sérieux. Faut-il se lamenter et dépérir, pour finir égorgé par ces chiens qui ne pourront plus nous vendre ? Nous n'avons pas le choix. Il vaut mieux faire avec ce que nous sommes devenus.

- Et espérer ?

- Oh, ça, inutile ! Se résigner plutôt. Un esclave ne doit pas compter les jours. »

\*

*Esclave.*

J'entrai en dormance à l'instant où j'entendis ce mot.

*Esclave.*

Notre famille avait eu des serviteurs, des paysans travaillaient pour nous en échange de notre protection, toutefois nous n'avions jamais possédé un homme. Dans mon imaginaire,

l'esclave équivalait à un ballot de fourrures échangé contre sa valeur en grain. Un objet réduit à un néant de signification dont les dieux se détournaient.

Pourtant, il ne me semblait pas être différent. Sali, oui. Dépouillé de tout, plein à crever de rage et du fiel de la honte. Mais je pensais. Je ressentais des choses. L'élançement dans mes muscles. Les démangeaisons de mes plaies cicatrisant. Les maux d'entrailles dus aux infâmes bouillies. Le picotement du vent. Mon esprit ne s'était pas séparé de mon corps, et si je ne percevais plus les dieux que de façon lointaine, comme au travers d'un brouillard, ils étaient toujours là.

Étais-je vraiment devenu un esclave ?

Les autres captifs poursuivaient tout bas leurs discussions, pour passer le temps.

« Par qui voudrais-tu être acheté ? »

Ils se mirent à glousser. La réponse fusa, incisive :

« Par un riche ! Un marchand ou un propriétaire. Je serai bien traité, bien nourri, et je ne travaillerai pas trop. Je deviendrai gras, docile, indifférent.

– Nous ne savons même pas où nous allons être vendus.

– Tu étais cultivateur, hein ? fit une troisième voix. Un homme comme toi ne sera jamais employé pour du travail de maison. On t'enverra aux champs ou dans les mines.

– Tu ne sais rien !

– C'est le petit prince qui prendra ta place. Celui-là qui dort toujours. Lui se fera acheter par un riche, deviendra gras, docile et indifférent. »

J'avais cru que cela n'arrivait qu'aux autres. L'esclavage. Mon père m'en avait pourtant parlé, il avait prévenu l'homme que je devenais. *Surtout ne te laisse pas prendre vivant. Tue les tiens avant que cela n'arrive. Garde en mémoire que tu ne sauras jamais ce qu'ils vous feront.* Grave, j'avais opiné du chef, sans pour autant

prendre au sérieux ses recommandations. Il n'y avait pas de raison de craindre quiconque. Nous avions l'or et le soutien du roi. Je m'étais inventé une vie sans danger, sans même l'illusion du danger.

*Et maintenant ?* fit une petite voix, sournoisement tapie dans un coin de ma tête. *Et maintenant, comprends-tu ?*

Je me mordis les lèvres.

« Vous croyez que je suis trop optimiste, c'est ça ? cria l'homme, l'ambitieux. J'ai rencontré un esclave, une fois, en faisant du troc avec un Grec à Abdère. Il m'a dit qu'on pouvait affranchir les non-libres en échange de grands services rendus au maître ou à la ville. Les villes, là-bas, s'appellent des cités, et elles sont plus vastes que nos fortins ! Le soleil tape toute l'année et fait éclater les fruits sur les arbres. C'est cet esclave qui me l'a dit.

– J'ai aussi connu des esclaves, dit un autre, un barbu tatoué au nez. Les Grecs ne plaisaient pas avec eux. Le maître en fait ce qu'il veut, il peut les affamer ou abuser d'eux, les revendre quand ça lui chante, les tuer aussi. Personne n'a le droit de lui reprocher quoi que ce soit. Le maître est un dieu de mort. »

\*

Mes frères de race et moi avions été cédés à des trafiquants, de ceux qui achetaient et revendaient des prisonniers de guerre aux peuples voisins. La transaction avait eu lieu à mon insu, tout au début de notre captivité. Nous n'allions pas rester longtemps avec eux. Ils nous troqueraient contre des armes dans la région du Pont, au bord de la mer Noire, ou plus au sud, dans ce qu'ils appelaient la Grèce.

Il y eut des tentatives d'évasion. Épuisés par les mauvais traitements, les fugitifs n'allèrent pas loin. Les gardiens les rattrapèrent à quelques heures de cheval du campement, les écorchèrent et

attachèrent les cadavres aux arbres, afin que nous ne les perdions pas de vue. Tous, nous fûmes privés de bouillie pendant deux jours, condamnés à regarder les corbeaux s'empiffrer de chair humaine. Cette répression jeta dans les rangs d'esclaves un froid mortifère. Les hommes cessèrent de comploter et d'imaginer leur avenir sous d'indulgents auspices. Ils cessèrent même de parler et de prier.

À chaque nuit noire succédait une aube de sang. Tous les matins, je lisais dans les nuages des présages de défaite, de santé fragile, de fin précoce. Les cieux me semblaient pourrir au-dessus de nous. L'air était empuanti d'angoisse, la terre couverte d'excréments qu'à tour de rôle nous devons ramasser pour éviter aux maladies de se propager dans l'enclos. Des parasites s'étaient déjà développés, poux et puces, certains avaient la gale et des vers.

Finalement, je renonçai à lire les présages. Je renonçai à sourire, à rêver, à me reposer, à jouir de petits riens, à être moi-même. Je me défis de toutes mes prétentions au confort, à la considération et à la beauté, tenues pour légitimes par l'adolescent que j'avais été. J'abjurai mon nom, le nom de mes pères et le langage. Je pensais toujours avec des mots, mais je m'interdis d'articuler le moindre son. Mon malheur ne nécessitait pas d'être exprimé. Rien ne nécessitait de l'être sur notre situation. J'avais usé d'une langue pour échanger avec les miens, pour chanter, pour évoquer un monde qui m'était cher. Ce temps s'achevait dans la déliquescence.

Les gardiens et les esclaves me crurent muet. Personne n'avait jamais entendu ma voix. Je ne les détrompai pas ; le silence que je m'imposais n'en était que plus facile, plus évident. Il me dispensait de participer à leurs discussions absurdes et d'avoir une opinion. D'ailleurs, je n'en avais aucune. On ne formule pas d'avis sur du néant.

J'appris aussi à ne pas me souvenir. Le passé me décourageait plus que l'avenir. On m'avait bercé dans une maison sûre où j'avais eu tout ce que je voulais, toute l'affection et le respect. Plus j'y songeais, plus j'avais mal. Quand je voyais le visage de mes parents, la nuit, je me réveillais en sueur avec l'impression d'étouffer. Pour ne pas souffrir, je fermais ma mémoire et ne me consacrais qu'au présent. Le pire, c'est que je n'y trouvais pas de consolation. J'étais toujours aussi malheureux. Malheureux, et résigné. Je ne comptais plus les jours. Personne ne viendrait m'aider, de toute façon.

Peu faisaient attention à moi. Ceux que ma faiblesse apitoyait furent refroidis par mon comportement brutal. D'autres me lorgnaient en se moquant. Ils m'appelaient « petit prince, petit prince... », s'organisaient pour voler ma pitance et, quand je ne faisais pas attention, m'envoyaient des coups dans les côtes pour se faire de la place. Nous étions tous des bêtes, mais je les regardais et je voyais qu'ils étaient pires encore. Des monstres. Des créatures aux ongles fendus, crasseuses, hirsutes, empestant la pisse et la merde, médisantes, cruelles. Des esclaves. Des esclaves qui attendaient, quelque part dans l'ombre d'une montagne. Ils ne désiraient rien, n'étaient plus capables de compassion, d'affection ou d'humour. Ils se disputaient, s'évitaient et se méprisaient. Nous n'étions rien les uns pour les autres. Plus des hommes, en tout cas. Ils me haïssaient et je les haïssais car j'étais comme eux, aussi ignoble, aussi répugnant.

Un homme vint chercher la moitié d'entre nous. À en juger par ses vêtements et sa coiffure, il était sinte. Mon père m'avait appris à reconnaître les membres des tribus thraces à leur accoutrement. Les Sintes n'étaient pas à proprement parler nos voisins – ils vivaient trop au sud – mais nous en avions déjà croisé. Ils avaient cédé aux Grecs une part de leurs terres et l'exploitation des mines d'or qui s'y trouvaient. Vendre son or ou le laisser prendre était comme se séparer de ses enfants. L'or était tout, il garantissait de la faim, de la maladie, de la médiocrité, même du courroux des dieux. J'apprenais seulement aujourd'hui qu'il ne préservait pas de la mort ni de l'esclavage.

Ce fut l'or encore qui passa de la main du chef des trafiquants à celle, peinte en bleu, du Sinte au visage sévère. Des guerriers l'accompagnaient. Ils ôtèrent les entraves à nos pieds, nous firent sortir de l'enclos et nous attachèrent par deux. Le compagnon qu'ils m'imposèrent était un gars robuste, taiseux. Il me fit comprendre d'un regard que je ne devrais pas le ralentir lorsqu'on nous ferait marcher.

Le Sinte fit le tour de sa nouvelle acquisition et s'en déclara satisfait. Quelques instants plus tard, nous quittâmes le campement en rang et en silence. Notre nouveau maître chevauchait

devant. Ses guerriers, montés pour la plupart, encadraient la file d'esclaves, exhibant leur épée. Personne ne tenta quoi que ce fût.

Depuis ma capture, je n'avais fait que piétiner dans l'enclos. La marche réveilla toutes sortes de douleurs agaçantes. Le sol me paraissait instable. Les pierres mordaient la plante de mes pieds nus. Je vacillais. Mon camarade grognait des insultes que je ne comprenais pas, mais qui n'étaient pas dirigées contre moi. Il tirait souvent sur la corde qui nous liait, pour me faire avancer à son rythme. Je ne faisais aucun effort et cela l'énevait.

Le Sinte nous fit marcher longtemps, peut-être quatre ou cinq jours. Au coucher du soleil, nous nous trouvâmes devant une grande étendue d'eau. La rive, de l'autre côté, était invisible. Les esclaves s'effondrèrent. Je frottai mes pieds meurtris de crevasses en observant cette masse liquide, infinie, affreusement mobile.

« La mer ! » souffla quelqu'un.

Aussitôt je me redressai. La plupart des hommes étaient perplexes, d'autres terrorisés, certains poussaient des cris d'émerveillement. Moi, j'hésitais. Je ne connaissais pas ce que j'avais sous les yeux. C'était plus qu'un lac, plus que la réalité. La mer, chez nous, existait dans les histoires.

L'eau clapotait sur la rive. Des herbes visqueuses ressemblant aux algues de nos étangs s'agrippaient aux rochers. L'air était lourd d'un parfum de sel et de pourriture qui, nous picotant la gorge, réveilla du même coup la faim dans nos ventres. Pour l'oublier, je fixai l'horizon. Une ligne droite, parfaite, séparait l'eau et le ciel. Rouges encore, à cause du soleil qui y plongeait. Des éclats dorés marquaient la crête des vagues. Et toujours cette mouvance qui donnait l'impression d'épier un être vivant... La mer respirait-elle ? Était-elle dangereuse ? Quels dieux se terreraient dans ses profondeurs, quelle gueule hérissée de dents rôdait sous sa surface ? Tant de légendes couraient sur elle, sur

des hommes qui avaient tenté de la traverser. Je ne me souvenais pas s'ils avaient survécu.

On nous fit coucher sur la plage. Les murmures enflèrent à la faveur de la nuit. Allions-nous passer sur l'eau ? N'y avait-il rien à craindre ? Et de l'autre côté, comment était-ce ? Certains dirent qu'au bout de la mer se trouvait l'abîme. Le Sinte nous y conduisait pour se débarrasser de nous. D'autres objectèrent qu'il nous avait achetés. Seuls les fous jetaient ce qu'ils avaient acquis contre de l'or. Je ne réussis pas à m'endormir. Je m'imaginai noyé, happé par des poissons énormes.

À l'aube, l'eau était toujours écarlate. Je me demandais si elle allait changer de couleur lorsqu'un bateau fendit l'écume et se dirigea vers nous. J'avais déjà vu des embarcations. Mais l'ampleur de ce bateau-là était à couper le souffle : il était presque trois fois plus gros que notre maison ! Sa coque bombée glissait vivement sur la surface, piquetée de rames qui battaient les vagues à fréquence régulière. Un gigantesque tronc était fiché au centre du pont, auquel une toile carrée, aussi lumineuse que le soleil, était accrochée. Deux yeux maquillés de noir, placés à l'avant du navire, nous jetaient un regard féroce.

Sur le pont, les marins s'agitaient en tous sens, pressés d'en finir. Ils mirent à l'eau des barques et des hommes pour les piloter.

Je paniquai. Je n'étais pas le seul et les guerriers nous menacèrent pour nous faire monter dans les esquifs. Le bateau attendait au large. On nous y conduisit par groupe de huit.

Je fixais la mer avec une appréhension croissante. Personne ne m'avait appris à nager. J'adorais patauger dans les rivières, de l'eau jusqu'à la taille, mais cela n'avait rien à voir. Notre embarcation pouvait se retourner, elle était si frêle... Entre-temps, la mer avait pris une teinte bleu-vert, avec de l'écume très blanche.

Bêtement, je me demandais si elle était froide ou chaude, si elle mordait, caressait, tuait sur le coup.

L'éventualité de ma disparition me préoccupait tant que je ne vis pas mon compagnon d'entrave se rapprocher de moi et me pousser vers le bord.

« Attention, petit prince... »

Il m'envoya un coup d'épaule pour me faire perdre l'équilibre. La barque tangua, les esclaves crièrent. Je me rattrapai à la coque. Horrifié, je le vis de nouveau se jeter contre moi. Cette fois, notre embarcation manqua chavirer. Presque en même temps, le fouet s'abattit sur le visage de mon camarade, à plusieurs reprises. La correction le calma. Enfin nous osâmes respirer.

Le Sinte se dressa devant nous. Je ne l'avais pas remarqué avant, même s'il partageait notre barque. Le fouet était dans sa main. Les deux guerriers qui nous accompagnaient tenaient prêts leurs couteaux.

« Que celui qui souhaite mourir se console, tonna le maître d'une voix portant loin sur l'eau. Je le lui ferai payer par la vie. »

Il tira de sa ceinture un poignard, s'avança sans faire bouger l'esquif et d'un geste propre, rapide, creva un œil à mon compagnon.

« Tu perdras le deuxième à la moindre incartade, prévint-il. Et je t'assure qu'on trouve à employer des aveugles. »

J'aurais dû me détourner. Il n'était pas nécessaire d'assister à la torture de l'homme. Je le dévisageai pourtant, saisi par la facilité et l'efficacité de sa punition. Il ne pouvait même pas presser ses mains sur ses paupières : l'entrave était trop lourde, la corde qui la reliait à la mienne trop courte. Il ne pouvait que haleter en se tortillant. Un liquide poisseux, translucide, mêlé de pourpre, s'échappait de son orbite. Des voix s'élevaient autour de nous, des protestations, des gémissements. Notre maître toisa ses possessions, bêlant comme des chèvres menées au sacrifice.

PETIT PRINCE

« Taisez-vous ! Il n'y a rien à craindre si vous obéissez.

– La mer, la mer !... couina un vieillard.

– Arrête avec ça ! » aboya l'un des guerriers.

Le vieillard continua de brailler que nous fâchions les dieux, que la mer lâcherait sur nous des monstres et nous engloutirait, qu'il préférerait mourir tout de suite plutôt que de faire la traversée. Comme il s'agissait un peu trop et que la barque, de nouveau, menaçait de se renverser, le Sinte le frappa.

« Je t'ai demandé de te taire ! La mer n'est que de l'eau, il n'y a aucun danger. »

Le vieil esclave cracha une dent. Près de moi, le borgne étouffa une plainte dans un dernier soubresaut. J'étais pétrifié. Lorsqu'il fut assuré que nous l'avions parfaitement entendu, le Sinte se rassit en face de moi et hurla aux rameurs de se hâter. Son regard ne nous quitta plus, le borgne et moi, durant tout le trajet qui nous mena au navire. Je gardai la tête baissée en tâchant de réprimer mes tremblements. Impossible de tenir jusqu'à la fin du voyage. Impossible.

C'est sur l'île de Thasos, au nord de la Grèce, que le Sinte fit amarrer son navire et nous abandonna. Son rôle se bornait à celui de passeur. Il nous avait conduits en Grèce pour nous remettre aux mains d'un nouveau propriétaire. Nous le comprîmes assez vite, celui-là serait le dernier. Il nous mènerait de ville en ville jusqu'à notre achat définitif par l'un de ses clients.

Il était grec et vieux. De premier abord, il ne paraissait pas violent ; au fond de ses yeux très sombres se devinait son caractère, sournois et méchant. Sa barbe était fournie, taillée en pointe comme celle d'un Asiatique. Sa peau burinée se creusait autour des orbites et était criblée de cicatrices sur la joue gauche. Il me fit penser à un loup.

Le Grec donna à son fournisseur sinte une mesure de disques métalliques, relativement épais, dont le brillant suggérait un alliage avec l'or. Ces disques étaient marqués de symboles. Je cherchai un mot pour caractériser ces étranges petites choses qui ne ressemblaient pas à des bijoux. De la *monnaie* ? J'en avais entendu parler lors d'un banquet. Monnaie, oui. Sûrement. Comme la mer auparavant, je n'en avais jamais vu. Cela me sidérait. Troquer des hommes contre une poignée de métal ! Son éclat n'était pas assez pur pour s'agir d'or véritable. Le Sinte se faisait escroquer.

J'aurais dû m'en moquer. Penser plutôt à ce que nous allions devenir, au lieu d'estimer la valeur d'un troupeau d'esclaves. Mais j'étais choqué de voir qu'on ne nous échangeait pas contre des armes ou du bétail.

Son affaire conclue, le Grec nous fit passer l'un après l'autre devant lui. Dans la file de captifs, j'attendis le ventre noué. Quand des rires fusaient, je fermais les yeux et tâchais de rassembler un peu de courage. Ceux qui venaient de passer l'examen étaient attachés en rang, sur le pont, entre les rameurs qui nous observaient à peine. Mon tour vint. L'esclave qui me précédait fut éloigné, débitant une suite de paroles incompréhensibles, tandis qu'on me tirait vers le Grec. Il était assis sur un siège à haut dossier recouvert de peaux. Un interprète se tenait auprès de lui, dégingandé, l'air maussade. Entre le maître et lui, un vieillard griffonnait sur une plaque d'argile de minuscules figures. Peut-être dessinait-il les esclaves.

Un garçon me débarbouilla le visage, puis ôta grossièrement la crasse sur mes bras et mes jambes. Nous n'avions pas encore eu l'occasion de nous laver. Je puais et ma peau me démangeait. Un homme d'un âge aussi avancé que le vieux dessinateur me palpa le corps pour voir si je n'étais pas abîmé. Je me raidis à son toucher. Ses mains n'étaient ni dures ni délicates, seulement les mains d'un guérisseur expérimenté et que sa tâche ennuyait prodigieusement. Il m'ouvrit la bouche, inspecta mes dents, écarta mes paupières, tâta mes muscles et articulations, pressa jusqu'à mon sexe au travers de ma tunique en lambeaux. Plus que l'outrage de ces manipulations, le regard du Grec me glaçait. Il me dévisageait avec une sorte de gourmandise.

« Halios ! » appela-t-il.

L'interprète s'avança. Le Grec dit quelque chose, Halios en fit la traduction. Son accent était épouvantable, il usait de mots que mon peuple employait peu mais il se faisait comprendre.

« Le maître veut savoir le nom de ton clan, ton âge et ton ancien métier. »

Travailler, moi ? Ma mère ne m'avait jamais laissé l'aider dans ses tâches, mon père n'avait rien exigé de moi qu'une tenue impeccable en selle et de sérieuses aptitudes à la chasse. Je savais ce qu'était l'effort, pas le travail.

Quelqu'un expliqua à Halios que j'étais muet. Il montra mon tatouage, ajouta que j'étais fils de chef, que les autres esclaves m'appelaient « prince » et qu'il ignorait le nom de mon clan. Halios en informa son maître.

Le Grec donna un ordre et le guérisseur tira mes cheveux en arrière, pour me dégager le visage. J'espérais que ma saleté dégoûterait le trafiquant d'esclaves. Il n'en fut rien. Il regarda mon profil, la ligne de ma mâchoire, l'arête de mon nez. Il sourit en effleurant le cercle tatoué sur mon menton. Je me retenais avec peine de bouger.

Le Grec dit toutes sortes de choses. Les mots *kallimos*<sup>\*1</sup> et *kallos*<sup>\*</sup> revenaient souvent. Et *melliphron*<sup>\*</sup> en frottant ses paumes calleuses contre ma joue. Son haleine empestait le vin. Derrière lui, Halios ricanait. J'avais envie de lui sauter à la gorge. Mais je m'appliquai à rester figé dans une indifférence aussi trompeuse que la compassion du Grec. Je profitai de l'examen pour le détailler à mon tour, curieux malgré ma répugnance de l'apparence de sa race. Son teint n'était guère plus foncé que le mien, ses cheveux longs et tressés, sa barbe soignée, luisant d'une substance grasse qui maintenait les poils en place. Ses vêtements étaient amples et colorés, un genre de robe descendant aux mollets avec un manteau en laine.

Le Grec vit que je le dévisageais. Il me repoussa et parla à nouveau. Le vieillard se pencha sur son argile et y grava des

---

1. Se reporter au lexique en fin d'ouvrage pour tous les mots en italique suivis d'un astérisque.

formes. On me conduisit parmi les esclaves. Le Grec me suivit des yeux. Son sourire était empoisonné.

\*

La nuit suivante, entre sommeil et somnolence, je rêvai de noyade. Les paupières mi-closes, le regard tourné vers le ciel et les voiles blanches qui le déchiraient, j'envisageai de me jeter par-dessus bord.

L'eau était noire à cette heure. Elle n'en paraissait que plus profonde, plus brûlante. Chaque soir, le soleil la barbouillait d'un sang clair. Chaque soir, le ciel devenait mer, et la mer devenait ciel. Ce que j'avais pris pour un prodige, mon premier crépuscule sur les eaux, m'apparaissait aujourd'hui comme un rituel. Quelque chose de familier, de rassurant.

Se noyer, comment était-ce ? Je l'imaginai. Je me voyais enjamber le bastingage et plonger. Jamais la peur n'aurait été si forte, si possessive. Son étreinte ne se distinguerait pas de celle de l'eau, toutes deux aussi enveloppantes. Le sel serait dans ma bouche, dans mes yeux, jusque dans la moindre fibre de mon corps. Je me débattrais par principe, pour faire croire que la vie m'intéressait. Et peu à peu le calme m'envahirait. Je ressentirais un bien-être intense. Il me rappellerait les bras de ma mère. Ma mère morte sur la terre et son fils dans l'eau.

Puis je me souvins que j'étais attaché au pont. Cela m'amusa. Avoir oublié un détail d'une pareille importance... Sans doute m'habituais-je à mes entraves. Je ne pouvais que rêver ma fuite et ma noyade. Ce n'était pas suffisant.

L'esclave près de moi se retourna dans son sommeil. Il envoya sans le faire exprès son coude dans mes côtes. Je le bousculai à mon tour.

« Le petit prince tient à son confort ? » gloussa le borgne.

Il se trouvait à ma droite. J'avais cru qu'il dormait. Son œil était sur moi, une bille de métal. Je n'arrivais pas à le lire.

« On est fier, hein ? On vaut plus cher que les autres et ça nous bouffe d'orgueil ? »

Il élevait la voix juste ce qu'il fallait pour être entendu sans attirer l'attention.

« T'es pas plus prince que moi, à coup sûr. Qu'est-ce qu'ils en savent ? T'es jeune, voilà la vraie raison. Et kallos, ah ça ! Maigre, mais ils t'engraissent. Ils te peindront les yeux comme une femme. Tu sais comment ça va finir. Tu l'as vu dans le regard du Grec. Je l'ai vu aussi. »

Il mentait. Il ne pouvait pas prévoir ce qui arriverait. Je me jetterais à l'eau avant. Et si j'échouais, je recommencerais, encore et encore, pour tous les décevoir.

Le borgne n'avait pas terminé. Il se pencha vers moi, me souffla sa haine en pleine face.

« Et si tu perdais un œil, toi aussi ? »

*Et si tu perdais le deuxième ?* avais-je envie de lui répondre. Or on me croyait muet et cela m'arrangeait bien. Pourtant, pas question de me laisser faire. J'assenai au borgne un coup de genou dans l'estomac. Il roula sur le côté. Il n'avait pas prévu que je frapperais. D'ailleurs, j'étais surpris d'avoir réagi si vivement.

Le borgne ne resta pas prostré. Il se jeta sur moi. Son entrave heurta ma mâchoire. La douleur me laissa sonné. L'esclave dans mon dos se réveilla. D'autres se redressèrent, hébétés. Un gardien accourut. Le borgne me battit et je ripostai. Sa rage, je la fis mienne. Je la gonflai de tout le ressentiment contenu envers le Grec, envers les trafiquants d'esclaves, envers moi-même. Je m'en fis une arme, une arme hurlante. Je plantai mes doigts aux ongles sales, longs comme des serres, dans tout ce qui passait à ma portée. Plantai aussi mes talons dans ses flancs. L'homme criait. Je ne crois pas qu'il avait mal. Il était plutôt outré qu'un

gamin lui tienne tête. Nous étions deux fauves aux prises, l'écume aux babines, le poil hérissé. Pour nous arrêter, il aurait fallu nous abattre.

Et puis, la mer m'appela. Les gardiens nous avaient séparés, on avait tranché la corde qui me liait au borgne. Je me faufilai, bondis au-dessus des esclaves, me ruai vers le bastingage. Je n'avais qu'une pensée en tête : la mer, la mer, la mer. Surtout, ne pas me retourner, ne pas me laisser prendre. Mon rêve se réalisait plus vite que je ne l'aurais cru. J'allais mourir. Pour de vrai. Mourir dans l'eau. Je m'esclaffais de bonheur !

À l'instant où je me hissai sur la rambarde, quelqu'un me rattrapa et me fit perdre l'équilibre. Je m'écrasai sur le pont, ma tête rebondit sur les planches et le sang m'emplit la bouche. Un gardien m'avait saisi par les chevilles. Il me traîna aux pieds du maître. La mer s'était évanouie aussi brusquement que mon désir de lutter.

Le Grec me sourit de toutes ses dents gâtées par l'âge. Il se baissa, m'empoigna par les cheveux. Les esclaves s'étaient tus. Le borgne gisait, inconscient, le dos lacéré.

Le Grec s'exprima dans ma langue, sans faute, mais avec un accent plus terrible que celui d'Halios.

« Barbare, ton maître aime la discipline. Tu m'obliges à te le rappeler. »

Et à l'adresse de son interprète :

« Le bâton, Halios. »

Halios s'exécuta. Je plongeai mon visage dans mes bras et attendis le premier coup.

\*

Mon combat avec le borgne et la bastonnade qui suivit éveillèrent une violence en moi, une ténacité insoupçonnée. Qu'un

esclave me regardât de travers, je lui réglais son compte à coups de poing, de pied, de tête et de dents. Je m'en prenais aussi aux gardiens lorsqu'ils s'interposaient. Halios me battait presque tous les jours. Lorsque je saignais, celui qui m'avait blessé était puni et on m'envoyait le guérisseur. Je valais davantage que mes camarades, le borgne avait su pourquoi. Ce pourquoi me terrorisait.

Je ne voulais pas être soigné. Cela équivalait à un traitement de faveur – l'idée seule me rendait malade. Je méritais un châtiment plus coriace que ceux qu'on m'infligeait. La douleur devint une habitude. Le bâton ne mordait pas assez profondément dans mes chairs. Mon insouciance méritait punition, et ma lâcheté qui ne m'avait pas permis d'en finir quand j'en avais eu l'occasion. On m'avait traîné dans la fange. L'âme des miens brûlait de cet outrage. Le vide que j'étais se remplissait de pus et d'amertume.

J'acquis une belle réputation auprès des esclaves. On ne me donna plus du « petit prince », on n'essaya plus de voler ma ration ou de gruger ma place pour dormir. Plus personne ne s'apitoya. On évita de croiser mon regard. Même le borgne me laissa tranquille.

Halios et mon maître se disputaient souvent à mon sujet. Le sens de la plupart de leurs mots m'échappait, mais je savais de quoi il était question. Mon vocabulaire grec s'accroissait de manière fulgurante dans le registre de la réprimande. « Arrête », « Agenouille-toi », « Tends les bras » étaient autant d'injonctions désormais familières, sans parler des insultes. Pour le reste, je devinai qu'Halios voulait m'abattre. Le maître s'y opposait. Je devais le reconnaître, il était plus malin que son interprète. Il avait compris ce que je recherchais.

Le Grec me fit isoler en cale, là où l'on entreposait les provisions : poissons séchés, gibiers en salaison, vin et céréales. L'endroit puait la saumure. J'enrageai d'être proscrit, de devoir me tolérer moi-même, contraint à ne rien faire. Je n'avais autour

de moi que des barils et des caisses. Le maître interdit que quiconque me visitât. Au besoin, il se chargerait personnellement de me corriger. Halios jugeait quant à lui cette décision malavisée. Cependant il s'inclina devant le Grec en l'appelant *o kyrios* \*. Kyrios signifiait « maître ». Halios appartenait donc aussi au marchand d'esclaves. Je ne l'en méprisai que davantage. Lui aussi s'était laissé piéger. Lui aussi méritait d'être puni.

Le Grec prit la sournoise habitude de dîner avec moi en cale. Il fit descendre une banquette, des coussins et une table. On m'avait attaché entre deux caisses, sans m'ôter les entraves. Le maître me nourrissait lui-même, à la main, des restes de son repas. Il coupait une galette en morceaux et me les donnait un à un, en s'interrompant pour siroter du vin ou déguster un fruit. Je ne m'abaissais pas à quémander. J'aurais tué pour un fruit ou de la viande. La faim me rendait hargneux. Cela amusait le Grec. Plus d'une fois, je claquai les mâchoires sur ses doigts. Jamais je ne le vis perdre contenance. Mon agressivité scandalisait les gardiens, mais le Grec empêchait qu'ils interviennent. Il se dégageait puis suçait sa main mordue d'un air pénétré. Ce manège me répugnait et je finis par ne plus rien tenter.

Il me parlait beaucoup, parlait à d'autres qui descendaient. J'appris plus de grec dans cette cale que sur le pont. Je pensais que le marchand cherchait sciemment à m'inculquer sa langue, tout au moins l'essentiel, comme on le faisait en haut avec les autres esclaves. Baragouiner le langage de nos futurs maîtres pour mieux les entendre, et peut-être ainsi accroître notre valeur marchande. La nuit, je répétais ce dont je me souvenais, même si je ne comprenais pas. Accepter ce passage d'une forme d'expression à une autre, inconnue. Des mots pour compenser un dépouillement. Il n'y avait de toute façon rien d'autre à faire sur ce bateau.

Lorsque le marchand d'esclaves se taisait, il m'examinait comme au premier jour, touchait mon visage, mes cheveux. Je chargeais mes regards de haine.

« Je te déteste aussi, disait-il dans ma langue, puis dans la sienne. Si je m'abtiens de te corriger comme tu le mérites, c'est que tu vaudras plus cher en bonne santé. »

Et il s'en allait, emportant la nourriture avec lui.

Ce n'était certainement pas la première fois qu'il dressait un esclave retors. Il savait ce qu'il faisait en me laissant seul à *réfléchir*. Ma rage s'émoussait. Je me haïssais toujours, quoique différemment, comme on déteste un orage nous surprenant en pleine chasse. Je perdis le goût de la douleur aussi vite qu'il m'était venu. Elle aussi changeait. Les maux du corps, les ecchymoses, les plaies, ne me préoccupaient pas tant. J'avais mal quelque part entre le siège du cœur et de l'esprit. C'était tantôt une piqûre, tantôt une démangeaison.

Même si quelqu'un d'attentionné jetait son dévolu sur moi, je deviendrais la propriété d'un autre homme qui aurait tout pouvoir sur moi. Je ne pourrais plus manger, dormir, agir sans sa permission. Cette perspective m'obsédait. J'inventoriais toutes les situations possibles de servage, pour me préparer au pire. Par-dessus tout, je redoutais d'être envoyé aux mines. La main-d'œuvre y mourait vite. Si au moins j'avais exercé un métier, si mon père m'avait appris autre chose que la chasse... Qui prendrait la peine de me former, maintenant ? À quoi serais-je réduit ? Et si le borgne avait vu juste, si les Grecs faisaient de moi un divertissement, comme les prisonnières du seigneur Orodokos ?

*N'y pense pas. Je t'interdis d'y penser !*

Mon père, lui, traitait bien ses serviteurs et ses paysans. Il en faisait des compagnons de vie et envoyait le guérisseur lorsqu'ils tombaient malades. S'il n'avait pas de réelle affection pour eux, il

les respectait. Et puis, il y avait différentes catégories d'esclaves. Halios, par exemple, passait ses journées assis avec le vieux desinateur, à discuter, à calculer. Il ne semblait pas mal loti. Le maître le laissait nous tyranniser, il mangeait correctement, était propre et bien vêtu. Il couchait au sec. Vraiment, il n'avait pas de quoi se plaindre !

\*

Une nuit, je sentis que je capitulais. Le Grec s'était montré avare au moment du repas. Mon ventre hurlait famine. J'avais le crâne dans un étai. Une obscurité des plus opaques emplissait la cale, impossible de distinguer ne serait-ce que le contour des caisses. Dans trois jours nous débarquerions pour notre premier marché aux esclaves. Cela me faisait un coup d'apprendre que le voyage touchait à sa fin.

Toutes mes angoisses à propos de l'esclavage me submergèrent. J'étais stupide d'avoir anticipé des avenir qui ne se réaliseraient pas. Je ne pouvais être sûr de rien, j'étais un ignorant, un Thrace réduit à l'état d'esclave, on me vendrait à l'encan, voilà tout, comment savoir à qui et pour quoi, comment, le fils de mon père était mort, je ne valais plus rien.

Je roulai sur le côté. Des larmes me vinrent, humiliantes, me secouèrent de spasmes. Je voulus rire aussi, rire de moi, mais le son s'étrangla dans ma gorge. Tant pis. Tant mieux. Le rire était une chose trop belle pour la bouche d'un esclave. Alors je pleurais. Tout ce qui me restait était dans ces larmes, dans ce sel âcre comme la cendre des souvenirs.

Le lendemain, le Grec ordonna de me rattacher avec les autres. Je ne me battis plus avec quiconque. Je me laissai emporter, exhiber, manipuler. Jamais il ne me vint à l'esprit de solliciter mes dieux ; leurs noms aussi avaient déserté ma langue.

Nous fîmes plusieurs escales sur les côtes d'une région appelée Anatolie. Pour le Grec, il ne s'agissait pas d'écouler toute la marchandise au même endroit, plutôt de l'égrener dans une poignée de villes bien connues : Chios, Téos, Clazomènes, Éphèse, Priène et Milet. Ces cités étaient des ports puissants de culture ionienne. L'Ionie était un territoire en Grèce, ses habitants avaient un dialecte et des habitudes de vie en commun. D'autres esclaves, grecs cette fois, nous rejoignirent sur le bateau en divers endroits. Ils ne se mêlaient pas à nous. Lorsqu'ils nous adressaient la parole, ils se montraient dédaigneux. Ils s'étaient eux-mêmes réduits à l'état d'esclaves pour rembourser des dettes. Ils ne possédaient rien, préféraient le travail à la mendicité. Dans l'ensemble, ils ne paraissaient pas désespérés, seulement résignés. Ils ne voyageaient pas en mer inconnue. Le nom des villes dans lesquelles nous accostions leur était familier et ils savaient ce qui attendait les esclaves – ils savaient surtout ce qui attendait les esclaves *grecs*, de préférence aux barbares. Leur contact nous permit d'en apprendre plus sur la langue grecque et le peuple qui la pratiquait.

Dans les marchés aux esclaves, je croisais des hommes et des femmes de toutes les races. Certains avaient la peau si noire qu'on ne voyait que le blanc de leurs yeux. D'autres étaient courts sur pattes. D'autres encore semblaient abrutis. Il y avait même des enfants, parfois très jeunes, et des nains ou des êtres difformes. Le prix des esclaves allait de faibles sommes à de plus exorbitantes. J'ignorais tout de la monnaie des Grecs, mais je voyais à la figure de l'acheteur s'il faisait une bonne affaire ou s'il se ruinait. Le troc se pratiquait peu. À Téos, le maître échangea des hommes contre des chèvres, des porcs et du blé, uniquement pour subvenir à

nos besoins alimentaires. L'or seul l'intéressait. Halios rangeait dans un coffret en bois les petits disques de métal.

À la vente, Halios nous faisait dévêtir et tenir debout, en ligne, contre le mur de l'emplacement qu'il avait loué. Nous étions entourés d'autres marchands et d'autres esclaves, tous semblables, tous survoltés. Des hommes allaient et venaient. Ils ne se contentaient pas de nous regarder. Ils nous ouvraient la bouche pour voir nos dents, nous écartaient les paupières pour contrôler les yeux, palpaient nos membres, examinaient l'état de nos peaux et de nos cheveux. Ils s'assuraient que nous n'avions aucun parasite, que nous n'étions ni retors ni imbéciles. Quelques-uns nous interrogeaient.

Ces acheteurs étaient de toutes les sortes. Les propriétaires terriens cherchaient de la main-d'œuvre pour leurs champs. Les armateurs choisissaient les mieux bâtis pour en faire des rameurs ou des débardeurs. Les aristocrates étaient en quête de domestiques pour l'entretien de leur maison ou la garde de leurs enfants. Les artisans posaient plus de questions : ils ne souhaitaient pas s'encombrer d'ignorants. Il y avait aussi les tenanciers d'établissements de plaisir, les pires de tous, à mettre leurs doigts n'importe où. Il arriva même que des femmes nous visitent. Quand elles riaient aux éclats, toutes les têtes se tournaient vers elles. Elles paraissaient riches et bien connues. Des *pornai*. Le mot fut prononcé par un esclave grec. Des femmes qui se vendaient. L'une d'elles acheta le borgne. Je me demandai ce qu'elle pourrait en faire.

Malgré l'inconfort, malgré les attouchements et la certitude d'être moins qu'un objet, je ne pouvais m'empêcher d'étudier les Grecs. Le marché aux esclaves était l'occasion de gratter l'écorce de mystère qui les entourait. Bien sûr, je les détestais et les craignais. Par principe, je me devais d'entretenir ces sentiments à leur égard. Mais j'étais curieux. Mon père disait qu'il fallait connaître

ses ennemis, que cela pourrait me tirer d'un mauvais pas, un jour. Je ne voyais pas comment me tirer de cette situation-là, mais je n'avais plus rien à perdre.

Les Grecs d'Anatolie marchandaient presque aussi bien que les gens de ma tribu. Comme eux, ils se congratulaient, se disputaient, plaisantaient, maugréaient, étaient pensifs, aimables, sarcastiques, grossiers et stupides. Par contre leur apparence changeait. Les fortunés portaient des tuniques coupées dans des tissus aux coloris vifs, brodées à l'encolure, aux manches, sur la poitrine, de rayures, chevrons, losanges, spirales, étoiles, entrelacs, fleurs, animaux fantastiques, oiseaux, chevaux et félins. Également brodés étaient les étoles et les manteaux drapés, retenus par des broches ou des agrafes en bronze. Les hommes n'avaient pas de bijou. De rares jeunes gens arboraient un collier. Seules les femmes se paraient abondamment. Les Grecs avaient les cheveux longs et tressés pour la plupart. Cette coiffure ainsi que la barbe les distinguaient des esclaves au visage et à la tête rasés.

D'autres personnages d'aspect moins clinquant sillonnaient les marchés. Des mendiants en haillons se plantaient devant nous. De petits artisans et paysans, traînant parfois leurs épouses derrière eux, négociaient un rabais pour épargner leurs économies. Des enfants, nus ou en guenilles, chahutaient les passants. Leur état de misère me frappait ; notre clan avait compté ses pauvres et ses estropiés, mais je n'avais jamais vu autant d'os saillir sous les chairs, autant d'individus touchés par les gales et les infirmités. Les aristocrates les ignoraient. Tout le monde les ignorait, y compris les esclaves. Au début, j'avais fixé ces petites gens. Bêtement. Sans doute pour me rassurer. Et puis je m'étais habitué, comme les autres, à les sentir autour de nous, à tolérer leurs railleries et leurs insultes.

Le soleil semblait mourir de plus en plus tard, renaître de plus en plus tôt. Chaque aurore réanimait mon inquiétude. Chaque crépuscule endormait ma colère. Un à un, mes camarades disparaissaient, et personne ne s'intéressait à moi. Un homme – un paysan, je crois – avait failli me prendre à Clazomènes et renoncé au dernier moment. Pas assez solide. Les proxénètes me coulaient des œillades insistantes, mais ma maigreur les décourageait. Trop vieux. Trop d'ouvrage pour me façonner. Pas de temps et pas d'argent à perdre. Le souffle coupé, je les regardais partir, en attente de quelque chose, de quelqu'un. Halios enrageait. Le maître et lui avaient espéré me voir partir au plus haut prix. Celui-là était revu à la baisse de cité en cité pour favoriser mon départ. Ils me commandaient de me tenir plus droit, de carrer les épaules, d'avoir l'air jeune et en forme. J'étais trop épuisé pour en sourire.

\*

Une nuit, je me réveillai en sursaut. Nous couchions sur le pont du navire. Un froid tel que je n'en avais pas connu depuis l'hiver perçait jusqu'à mes os, incompréhensible après la chaleur de l'après-midi. J'attribuai ce refroidissement au climat étrange de ce pays. Le soleil y avait un pouvoir écrasant le jour et nous grelottions dans l'obscurité. Jamais je ne réussirais à m'y faire.

Mes mouvements étaient limités à cause des entraves. Sans me soucier de réveiller mes voisins, je gesticulai pour m'asseoir, puis m'étirai. Mes poignets et mes chevilles me démangeaient. Les coupures provoquées par les cordes se rouvraient constamment et je ne pouvais rien appliquer sur les croûtes pour hâter la cicatrisation.

Un oiseau cria. Il avait la voix d'un homme. Je frissonnai. Les oiseaux grecs n'étaient pas non plus comme les nôtres... Ah ! Il

fallait cesser de m'étonner de tout ! Était-il si difficile de m'en convaincre ? Je n'étais plus chez moi. Pas de sapins, d'arbres si hauts qu'on n'en voyait pas le sommet. Plus de fraîcheur, de sol noir, meuble et fleurant bon l'humus. La Grèce était d'eau salée lapée par des langues de terre sèche. Autour des villes, je ne voyais que des champs avec des plantes inconnues. On me parlait d'oliviers, de vignes, de grenadiers, or il m'était impossible de savoir ce que désignaient ces mots.

Je tâchai de trouver une position confortable pour terminer la nuit. Alors je le remarquai : un homme debout. Ce n'était pas un esclave. Il ne portait ni la tunique rapiécée ni les entraves. Ce n'était pas non plus un gardien. Il allait sans couteau ni bâton et je ne le reconnaissais pas.

Ma première pensée ne fut pas : *Cet homme-là pourrait m'aider. Je suis prêt à lui promettre n'importe quoi s'il parvient à me tirer d'ici.* Je me dis plutôt : *Cet homme est un voleur d'esclaves.* Une idée stupide ; comment pouvait-on voler un esclave ? Un esclave ne se transportait pas comme un sac de grain.

L'étranger se frayait un chemin entre les corps. Sa démarche, souple, contrastait avec son apparence de vieillard. Comme il me tournait le dos, j'admirai ses cheveux blancs, presque lumineux dans la pénombre. Sa peau aussi était claire. Sa silhouette effilée m'évoquait un lambeau de nuage ou une gerbe d'écume, d'une pâleur confinant à la transparence. Il murmurait des choses que je ne saisisais pas.

À le voir déambuler parmi nous, j'en vins à souhaiter le pire. Je voulais que cet homme fût pris, qu'on l'éloignât de nous, qu'on l'interrogeât et le jetât à la mer. Parce qu'il était libre. Parce que librement, à la poursuite d'un but secret, il errait entre les esclaves.

« Que voilà un esprit empoisonné ! susurra-t-il. Quelle amertume ! »

Je me tenais coi et immobile. Pourtant c'était à moi qu'il parlait. Il se retourna pour me dévisager. Il était effrayant. Traits anguleux, cheveux fins semblables à du duvet, yeux noirs ourlés de noir, encore assombris par l'obscurité, membres osseux.

Il sourit. Il *me* sourit. Le froid parut plus perçant. Je regrettai de lui avoir voulu du mal. Cet homme ne se serait pas laissé prendre, eût-il à ses troussees une armée entière. Cela se lisait sur son visage, dans ce sourire écrasant de supériorité.

Il s'accroupit près d'un esclave et effleura ses entraves. Je vis des bijoux à ses poignets, des bracelets d'une incroyable épaisseur. Comme le reste de sa personne, l'or était d'un blanc effronté dans la nuit. Du métal pur. Pareille débauche de richesse et d'élégance, sur le navire pourrissant d'un marchand d'esclaves, acheva de m'épouvanter.

Je ravalai ma salive. Redressai le menton. Maîtrisai ma voix. Si les gardiens n'avaient rien noté d'anormal, mieux valait ne pas attirer leur attention.

« Tu es venu pour nous acheter ? » murmurai-je.

Cela aurait expliqué les bracelets d'or.

« Non, répondit-il.

– Pour nous libérer ?

– Certains d'entre vous. »

Il posa un doigt sur le torse de l'esclave, au niveau du cœur. Il répéta ce geste au hasard, sur cinq autres, comme s'il les marquait, puis se releva.

« Je viens », dit-il.

Et il fut devant moi. Je n'osais plus bouger, plus respirer. Il me jaugea dans un silence calculateur, non comme un client au marché, plutôt comme un homme se demandant si je pouvais lui nuire ou au contraire lui être utile. Son visage était exceptionnel, un mélange de laideur et de beauté. Vieux, mais sans les traces

habituelles du passage des saisons. Une terrible et fascinante vieillesse de l'esprit. Il me rappela ma mère.

« Toi, ce sera pour plus tard.

– Quoi, plus tard ?

– Tu verras. »

Il se pencha vers moi. C'était comme si le froid émanait de son corps, de son regard, de sa voix.

« Essaie d'oublier. Sois calme.

– Pourquoi les gardiens ne te voient-ils pas ?

– Parce qu'ils jouent aux osselets. »

L'étranger me quitta sans ajouter un mot, enjamba les dormeurs, passa au-dessus du bastingage et...

Et rien. Pas un son, pas un mouvement. La nuit l'avait dévoré.

Après cela, et pour la première fois depuis ma capture, je dormis paisiblement. Je m'étais roulé en boule contre le dos d'un esclave. Il était chaud. Je sentais ses os poindre sous sa peau tendue. Il ne fit pas attention à moi.

\*

Au matin, les gardiens nous firent aligner pour vérifier que nous étions au complet et en bonne forme avant de nous nourrir. Six esclaves refusèrent de se lever. Ils n'avaient jamais manifesté le moindre désir de rébellion. Ils restèrent obstinément allongés lorsqu'on les fouetta. Ils ne criaient pas, ne bougeaient pas. Raides. Morts.

Le guérisseur fut mandé. S'il s'agissait d'une épidémie, il faudrait nous débarquer en urgence et renoncer pour un temps aux marchés. Le Grec s'empressa, Halios sur ses talons, tous deux livides. On leur présenta les corps. Sans leur rigidité et l'anormale couleur de leur peau, on les aurait crus endormis.

Les gardiens durent se justifier. La nuit avait été calme, ils n'avaient rien constaté d'anormal, la veille les six esclaves étaient en parfaite santé. Ils ne comprenaient pas.

Je songeai à l'étranger et à ses gestes mystérieux. Je n'étais pas sûr que ceux qu'il avait touchés fussent les six cadavres. Il faisait trop sombre.

Halios me jeta un regard suspicieux.

« Toi, évidemment, tu ne sais rien ? Tu n'as rien vu ? »

Je secouai la tête. Le vieux guérisseur proposa de faire une offrande.

« Nous n'avons pas grand-chose à sacrifier, objecta le Grec. Et pas de temps à perdre.

– Maître, Milet est proche. Nous pouvons nous y rendre et échanger un esclave contre un bœuf... suggéra Halios.

– Nous irons à Milet pour vendre nos esclaves et pour nulle autre raison. »

Il choisit l'une des chèvres qu'il gardait en cale et se prépara pour le sacrifice. Je l'avais déjà vu offrir du vin et des gâteaux à ses dieux, jamais un animal. Nous débarquâmes sur la plage la plus proche. Halios creusa une fosse dans le sable ; là aurait lieu la mise à mort. Le marchand se purifia à l'eau, jeta une poignée de grain sur le front de l'animal, qui se secoua pour s'en débarasser. Ce rituel m'intrigua. J'interrogeai du regard un esclave grec qui me renseigna :

« Il faut l'accord de la bête pour la tuer. Si elle bouge, c'est qu'elle veut mourir. Donc, on lui jette du grain sur le front. Tu comprends, le Thrace ? »

Je fis signe que oui, à peu près.

Notre maître procéda lui-même au sacrifice. Il trancha la gorge de la chèvre d'un geste sûr, avec un poignard décoré. L'animal se débattit. Le Grec le vida de son sang au-dessus de la fosse. Tout s'était déroulé très vite et très proprement. La terre buvait le sang.

## DAMALIS

Le dieu que le Grec honorait devait nicher dans les entrailles du monde. Je l'imaginai dans une caverne aux parois déchiquetées, sans fond, plus silencieuse qu'un tombeau.

Le Grec coupa la chèvre en morceaux et les brûla. Il fallut humer la bonne odeur de grillade la salive aux lèvres, le ventre rugissant, avant qu'Halios daignât nous nourrir d'un gruau. Brûlèrent également les corps des hommes morts dans la nuit. Les esclaves durent s'en charger, traîner les cadavres, composer un bûcher et faire le feu. Alors seulement les gardiens nous firent remarquer.

« Ce garçon conviendrait, dit l'homme en me désignant. Fais-le avancer. »

Halios agita sa baguette et je me redressai. C'était toujours la même chose, dans toutes les cités : on m'exhibait, on marchandait mon prix, puis le client abandonnait.

Ce jour-là, la tête me tournait. Depuis que nous avions amarré à Milet, je me sentais nauséeux. La chaleur me tourmentait plus que d'ordinaire. Pourquoi des hommes avaient-ils tenu à s'installer ici au lieu de s'enfoncer dans les terres, vers des climats plus cléments ? Par les dieux, le soleil avait tapé trop fort et ils en étaient devenus fous !

Mes camarades me suivirent du regard, aussi accablés que moi par la température. Le marché grouillait de monde, de bruits, d'odeurs. Halios m'ordonna d'accélérer. Je le comprenais bien, maintenant. La langue des Grecs avait creusé en moi un chemin de mots, d'expressions, comme un torrent installe son lit dans le roc le plus dur.

Le client était déjà accompagné d'un esclave qui me dévisageait. J'avais vu passer sur les marchés toutes les races de la Terre et je pensais savoir d'où il venait. Un Égyptien. Je trouvai à cet esclave une aura de noblesse qui dépassait celle de son maître.

Il voulut connaître ma région d'origine, mon âge, mes occupations avant ma capture, les traits de mon caractère. Pour finir, Halios annonça que j'étais muet.

« Pour combien m'en prendrais-tu ? » demanda alors le client.

Mon prix fut dit tout bas.

« C'est trop, fit l'homme en se raidissant. Pour un adolescent muet, tu exagères !

– Ne sont-ce pas là deux qualités ? minauda Halios. La jeunesse et le silence...

– La jeunesse, oui. Pour le reste, tout dépend des tâches qu'on souhaite lui confier. »

L'Égyptien murmura quelque chose à son maître, qui parut se détendre.

« Je vais réfléchir. À moins de trouver mieux, nous repasserons, et tu auras intérêt à revoir ton prix. Viens, Alki. »

L'esclave me jeta un dernier regard. J'y lus une espèce de contentement.

Je retournai près des autres. Halios grommela que c'était ma faute si personne ne voulait m'acheter, que je ne faisais aucun effort, que j'avais l'air disgracieux.

Nous n'étions plus que neuf, grecs et étrangers. Le marchand était resté à bord du bateau. Il avait décrété que nous devions tous être vendus avant le lendemain. Milet était notre dernière destination. Plus la journée avançait, plus le soleil mordait fort. La lumière, renvoyée par les façades claires des maisons et des boutiques, me grillait les yeux et je ne décelais que des ombres autour de moi. Si j'avais pu m'asseoir, j'aurais surmonté le malaise, mais c'était interdit.

Quelqu'un cria dans la foule. On lui avait vendu un produit de mauvaise qualité. Moi aussi, je devais être de mauvaise qualité. Les clients ne se bousculaient pas. Je finirais sur le navire du Grec en tant que rameur. Rien de pire ne pouvait m'arriver...

Je percutai le sol. J'avais vaguement conscience d'être sur le dos, des mugissements d'Halios et du brouhaha des esclaves autour de nous. Mes paupières se fermèrent malgré moi. J'étais trop mal pour lutter. Une obscurité délicieuse m'enveloppa et, l'espace d'un instant, j'oubliai tout.

Ma promesse me souriait.

Je ne l'avais jamais vue dans mes rêves, pourtant elle était là. Disparus le marché aux esclaves, la puanteur des hommes, l'insupportable touffeur de l'après-midi... Il n'y avait qu'elle, solitaire, splendide dans sa robe de laine. Un collier en bronze ceignait son cou, là où le couteau avait tranché.

Elle s'accroupit près de moi.

« Dis, pourquoi tombes-tu ? »

Je ne lui avais jamais parlé et elle m'adressait ces mots !

« Je souffre... » répondis-je.

Son sourire s'élargit. J'entraperçus ses dents d'enfant, rondes et un peu larges.

« Est-ce tout ? Ton père ne t'a pas appris à supporter la douleur ?

– Mon père n'a jamais été esclave. Il en serait mort de honte.

– Où as-tu mal ?

– Je ne sais pas. Je rêve. Mais regarde-toi ! Tu es vivante ?

Veux-tu m'emmener ?

– Où donc ?

– Loin. »

Puis ses boucles rousses s'effilochèrent, comme arrachées par une poigne invisible, et son visage s'effaça. Elle mourut une seconde fois, dissoute dans le feu du soleil éclatant.

Je revins à moi.

La première chose que je vis fut des mains. Pas celles d'Halios, qui ne se posaient jamais sur moi sinon pour me punir. Ces

mains étaient marquées par un labeur quotidien. D'innombrables brûlures les tachetaient, les paumes étaient calleuses, les ongles portaient de fines incrustations de terre et d'ocre.

Les mains touchèrent mon front. Quelqu'un demanda quelque chose à Halios d'un ton réprobateur. Le propriétaire de la voix n'était pas celui des mains. Elles étaient jeunes. La voix venait des profondeurs rocailleuses de la gorge d'un vieillard. Halios grommela une réponse. Il s'y prenait vraiment mal. Si le Grec l'entendait...

Les mains finirent par s'écarter. J'aurais préféré qu'elles restent. Personne ne se souciait de moi. Normal, me rappelai-je en grimaçant ; normal, tu es un esclave et un bon à rien.

Je compris approximativement ce que répliqua le vieil homme :  
« Qui dit que je ne veux pas l'acheter ? Je ne suis pas là pour ramasser des fleurs ! Redresse-le. »

Halios m'assena un « Debout ! » de son ton le plus rogue ponctué d'un coup de pied dans les côtes. Je me remis sur mes jambes. Ma chance était peut-être là.

Deux hommes me faisaient face. Le plus âgé avait le dos tordu. L'une de ses épaules était collée à son oreille, l'autre tombait. Son crâne dégarni rougissait sous le soleil, mais il avait une bonne figure. Le deuxième – l'excentrique qui s'était agenouillé pour me tâter le front – était mon aîné de six ou sept ans.

Deux sentiments se mêlaient en moi : gêne et envie. Gêne, à cause de leur gentillesse. Et envie de partir avec eux. Ils n'avaient pas l'air pires que les autres.

Halios entama les négociations en débitant les boniments d'usage : j'étais thrace fraîchement débarqué de ma région natale, j'avais à peu près quatorze ans, je saurais être dur à la tâche. Ce genre d'idioties. Les clients ne semblèrent pas convaincus.

« À quoi peut-on l'employer ?

– Il peut tout faire, sauf un travail de force. »

Le vieillard ne se montra pas dupe.

« Nikanor », appela-t-il.

Le jeune homme s'avança.

« Dis-moi s'il en vaut la peine.

– Oui, père. »

Halios laissa le dénommé Nikanor m'approcher. Le jeune homme observa mon dos et ma nuque. Son regard glissait sur moi avec assurance. Comme il passait et repassait derrière moi, il me fit pencher. J'obéis. Il eut un soupir désapprobateur : mes os saillaient.

Il mesura l'épaisseur de mes poignets, grinça en touchant les cicatrices, palpa l'intérieur de mes paumes et mes doigts un à un. Ce jeune homme savait ce qu'il cherchait, il avait en tête une idée précise de l'esclave idéal et n'en démordrait pas. Aucun de mes défauts ne lui avait échappé. Puis il posa les yeux sur mon visage. Je détournai les miens, pour ne pas ajouter l'insolence à tous mes autres vices.

Nikanor exigea quelque chose. Il parla vite et je ne le compris pas. Comme je n'avais aucune réaction, il me redressa la tête. Sans doute mon regard n'était-il ni soumis ni craintif, car le sien se teinta de méfiance. Il dit à Halios que je ne l'intéressais pas. Son père écoutait, attentif. Tous deux méprisaient Halios et Halios était trop bête pour s'en apercevoir.

Halios me repoussa, fit avancer l'un de mes camarades qui me dépassait d'au moins trois têtes, mais qui n'était en guère meilleur état que moi, et continua de marchander. Je les observai jusqu'au bout. Les deux potiers s'en retournèrent la bourse pleine.

\*

Halios n'eut jamais l'air plus soulagé, plus comblé que lorsqu'il me trouva un acheteur. Il venait de céder quatre de mes

compagnons à un propriétaire terrien et, le soir venant, songeait à nous reconduire au bateau. C'est alors que réapparurent l'Égyptien Alki et son maître.

Ils s'avancèrent sans se presser et déclarèrent qu'ils me prenaient. Halios ne fit aucune difficulté. L'affaire fut conclue en moins de temps qu'il ne m'en fallait pour réaliser qu'enfin, *enfin*, je partais. Les esclaves qui restaient me lorgnèrent avec envie. L'un d'eux lança un « Au revoir, petit prince... » que j'accueillis sans rebuffade.

On ôta mes liens. Il me parut étrange de ne plus les porter. Mon nouveau maître ne me fit pas attacher, me tourna le dos et marcha sans vérifier si je le suivais. Alki s'en chargeait à sa place.

J'observai furtivement l'Égyptien. Impossible de m'enfuir avec un homme de cette taille à mes trouses. Ses jambes étaient presque deux fois plus longues que les miennes, son torse et ses épaules trois fois plus larges. Il aurait pu me fracasser le crâne d'un revers de la main. J'étais bon coureur, mais trop épuisé. Et fuir, pour aller où ? Pour quoi faire ? Là où l'on m'emmenait, il y avait probablement de quoi manger et un espace pour dormir. Je pouvais au moins compter sur ça.

Ne pas s'emballer. J'avais le ventre noué. Mon nouveau maître allait d'un pas rapide. À mesure que nous nous éloignons du marché, les rues me parurent plus étroites et plus calmes. Des ombres grignotaient les façades blanc et ocre des bâtiments. Seules des portes assez larges et hautes permettaient d'y accéder. Vus d'en bas, les toits semblaient plats, soutenus par de lourdes charpentes dont on apercevait des poutres. De ces espaces hermétiquement clos s'échappaient parfois un éclat de rire ou une odeur de graillon.

Quelques rues et ruelles plus loin, le maître nous arrêta devant la porte d'une maison sobre. À peine entré, je détaillai avidement, mais aussi avec une pointe d'inquiétude, ce qui allait être ma